



Institutions, histoire et développement dans le monde arabe et musulman.

Fatiha Talahite

► To cite this version:

Fatiha Talahite. Institutions, histoire et développement dans le monde arabe et musulman.: Une lecture à partir de Douglass North.. 2008. halshs-00203507

HAL Id: halshs-00203507

<https://shs.hal.science/halshs-00203507>

Preprint submitted on 10 Jan 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque
Analyses et pratiques du développement
Enjeux et diversité des approches
- de la francophonie -

Amiens, 26-27 octobre 2006

Communication

« Institutions, histoire et développement dans le monde arabe et musulman.

Une lecture à partir de Douglass North »

Fatiha TALAHITE

CNRS-CEPN

Université Paris XIII

Talahite@seg.univ-paris13.fr

Introduction

La littérature économique récente sur les pays du Moyen Orient et de l'Afrique du Nord¹ apporte une attention particulière aux institutions. On peut trouver plusieurs raisons à cela. Certaines d'entre elles renvoient à la situation économique dans la région, et au fait que, bien que des efforts réels aient été faits depuis plusieurs décennies déjà pour lever l'essentiel de ce que l'on a identifié comme étant des freins au développement, les économies de ces pays n'ont pas encore vraiment « décollé ». Ainsi, malgré les mesures prises pour ouvrir le commerce extérieur et attirer les IDE, les politiques de libéralisation des économies, la mise en place de dispositifs de transition vers l'économie de marché, les résultats obtenus sont considérés comme faibles et les transformations peu lisibles.

Un consensus semble alors s'établir entre les chercheurs pour désigner les institutions comme le lieu privilégié où résiderait l'explication de ces lenteurs et de ces blocages², certains allant jusqu'à y voir une incapacité structurelle au développement. En traitant ainsi globalement les institutions des pays arabes et musulmans, l'idée d'une spécificité, d'une particularité institutionnelle dans la région, semble accréditée. Notons que cette idée n'est pas nouvelle. Dans l'histoire de la pensée, on peut la faire remonter à Montesquieu (le despotisme oriental), et elle court depuis, en passant par Marx (le mode de production asiatique), Max Weber (théorie de l'Etat patrimonial), Wittfogel (1957), jusqu'à, plus près de nous, Landes ou North (pour les plus connus par les économistes). Tout cela constitue l'héritage plus ou moins conscient des sciences sociales et humaines s'agissant des institutions dans le monde arabe et musulman. Héritage dont la science économique « standard » s'empare aujourd'hui. Et c'est

¹ En Anglais Middle East and North Africa ou MENA. Il y a plusieurs manières de désigner la région (monde arabe et musulman, monde arabe méditerranéen..) chacune mettant en avant un critère différent. Aussi le choix d'une expression la plus neutre ou la plus juste possible pose-t-elle toujours problème car aucune n'est vraiment satisfaisante. Cette difficulté dès le départ à délimiter l'objet est d'ailleurs symptomatique.

² Voir par exemple World Bank, 2003.

précisément la réception par la science économique de cet héritage, qu'elle traduit en « faits stylisés », qui nous intéresse.

Parmi cette littérature, même s'il n'en est pas directement question dans cet article, nous nous devons de citer les contributions déjà anciennes sur le thème de l'« Etat rentier » (certains parlent d'ailleurs d'une « école de l'Etat rentier »)³. Ces écrits, que l'on peut situer à l'intersection des champs de la sociologie politique, de la science politique ou de l'économie politique, bien qu'ils n'aient pas vraiment été intégrés à l'économie du développement, du fait d'une approche conceptuelle par trop différente, ont cependant contribué à transmettre cet héritage (fondé notamment la théorie wébérienne de l'Etat patrimonial, actualisée en « néo-patrimonialisme ») et à construire une vision des institutions dans la région MENA qui est ensuite « passée » à l'économie.

Mais il y a d'autres raisons théoriques ou académiques qui permettent d'expliquer cet intérêt des économistes pour les institutions. Celles-ci ne concernent pas la région en particulier, mais sont liées au renouvellement des théories de la croissance économique, avec la théorie de la croissance endogène et à l'exploration, au-delà du progrès technique et du capital humain, de nouveaux déterminants de la croissance, dont les institutions. Sur le plan empirique, cela va de pair avec l'élaboration, la multiplication et le perfectionnement de bases de données permettant d'approcher une évaluation empirique des institutions, et plus précisément de leur qualité. Cependant, les procédés selon lesquels sont saisies ces institutions (sondages, grilles d'analyses, etc.), sont eux-mêmes tributaires, pour ce qui est du MENA, de cet héritage que nous évoquons plus haut.

On peut ainsi se demander si le fait que, malgré les nombreuses études sur les économies de la région qui intègrent la dimension des institutions, nous semblons être aujourd'hui dans une impasse quant à notre connaissance de la relation qui existe entre croissance économique et institutions dans cette partie du monde - ce qui se traduit, au-delà des discours sur la « bonne gouvernance », par une incapacité à réformer ces institutions - n'est pas en partie due à une vision à la base par trop réductrice et tronquée de ce que sont les institutions de ces pays et leur histoire.

1. L'approche néo-institutionnaliste de Douglas North

Dans la littérature récente, de nombreux travaux revisitent la question des causes du « retard » du monde arabe et musulman à la lumière de l'apport du nouvel institutionnalisme à la théorie du développement. Cette question, qui hante depuis longtemps les chercheurs qui se sont penchés sur la région, tous champs disciplinaires confondus (orientalisme, sociologie, science politique, économie du développement), n'a jamais vraiment été tranchée : de nombreuses hypothèses ont été émises, des réponses diverses ont été tentées, qui tracent souvent d'ailleurs la ligne de démarcation entre courants de pensée divergents, lesquels la reformulent chacun dans ses propres termes. En ce sens, c'est une interrogation fondatrice, qui structure largement, explicitement ou implicitement, le champ de la recherche en sciences humaines sur la région. Qu'apporte de nouveau au débat le nouvel institutionnalisme ?

Nous prendrons comme point de départ les travaux de Douglas North, dans la mesure où son dispositif théorique néo-institutionnaliste est une référence récurrente chez les économistes qui intègrent la dimension institutionnelle dans leurs analyses sur le développement des pays du MENA. La théorie de North constitue en effet l'une des tentatives les plus systématiques

³ Voir notre présentation critique de ce courant dans Talahite (2006).

de fonder le lien entre institution et développement dans le champ de la théorie économique néo-classique⁴. Un des apports indéniables de l'économiste américain est aussi d'avoir réhabilité l'histoire à l'intérieur du courant dominant de la science économique (le *mainstream*), lequel, depuis Ricardo et surtout depuis la « Querelle des méthodes » entre Menger et Schmoller, avait massivement expulsé cette dimension de son champ, la réservant aux historiens et aux courants dit hétérodoxes. Mais si North a réintroduit l'histoire en économie, il l'a fait au prix d'immenses réductions, dont l'une est d'avoir assimilé l'histoire du développement économique à celle de l'Occident.

1.1 Rappel sur le programme théorique de North : la cliométrie

North est en effet reconnu comme l'une des figures marquantes de la Nouvelle histoire économique, ce courant né au Etats Unis dans les années 60. Les cliométriciens sont d'abord des économistes et leur ambition est d'appliquer l'analyse économique à l'histoire économique, en utilisant des modèles et en les testant à l'aide de l'économétrie. L'émergence de ce programme de recherche est étroitement liée à la naissance de l'économétrie 30 ans plus tôt. Avec ce nouveau moyen de tester empiriquement les hypothèses théoriques, l'économie pouvait désormais revenir vers les faits historiques, desquels elle s'était éloignée avec Ricardo puis avec les marginalistes, et rompre avec l'orientation excessivement formalisée qu'avait pris la discipline avec l'économie mathématique. La cliométrie, c'est l'histoire économique modélisée, c'est à dire traitée avec les méthode de l'économie mathématique et testée empiriquement par l'économétrie. Elle se définit comme « science qui s'assigne pour tâche l'étude des faits économiques passés, à la lumière de modèles explicites, testés selon les critères rigoureux de l'économétrie » (Andreano, Heffer, 1977). Sa spécificité est dans l'utilisation de modèles, alors que jusque là, le mode prédominant en histoire était le récit ou les données quantitatives, tous deux exclusivement descriptifs. Sa démarche est à l'opposé de celle, inductive, de l'historien traditionnel, qui vise à reconstruire des phénomènes concrets et, qui, lorsqu'il formule des hypothèses théoriques sur les relations causales entre les phénomènes, le fait de manière généralement implicite, non formalisée, par élaboration d'hypothèses *ad hoc*, étroitement liées aux objets spécifiques d'enquête. Pour les cliométriciens, qui sont des « économistes purs », l'histoire économique doit devenir une science permettant d'analyser les faits économiques du passé comme le sont ceux du présent et de faire des prédictions à partir de modèles. Ils ne reconnaissent pas la validité des travaux des historiens traditionnels de l'économie et prétendent corriger les interprétations erronées de l'histoire résultant d'une mauvaise compréhension de l'économie⁵.

Dans une large mesure, les cliométriciens ont triomphé aux Etats-Unis, dans le sens où ce sont désormais leurs travaux qui font autorité parmi les économistes en matière de références à l'histoire économique.

⁴ Il faut cependant préciser que North s'est démarqué de la théorie néo-classique, notamment par sa remise en cause de l'hypothèse de l'homo-économus (2005) ce qui l'a amené à rechercher une alternative dans les sciences cognitives et les neurosciences (théorie de l'action). North se propose d'élargir la théorie néo-classique à la prise en compte des institutions et, plus largement, de ce qu'il appelle les artefacts. Cependant, fondamentalement, sa démarche n'est pas en rupture avec le paradigme néo-classique. Elle pourrait être considérée comme néo-classique « élargie », au sens de Favereau.

⁵ Douglas North : « Il était nécessaire de remettre les points sur les i en économie et nous avons bien tous ri aux dépens des historiens » ; Mac Closey : « La raison d'être de la cliométrie est d'éviter les absurdités de l'histoire économique sans économie. Embarqués dans une discipline propre, l'historien pouvait auparavant ignorer les bases académiques de l'économie. Dorénavant il ne le peut plus : voilà la principale réussite de la cliométrie » (cités par Andreano, Heffer, 1977).

1.2 Rappel sur le programme théorique de North : le néo-institutionnalisme

L'autre courant dans lequel s'inscrit North est le néo-institutionnalisme, ou nouvelle école institutionnaliste qui s'est constituée dans les années 1970, sur les bases de la théorie néo-classique. Appelé aussi institutionnalisme néo-classique. Sa principale caractéristique est la prise en compte des coûts de transaction (Coase) dans l'analyse économique du développement. Un rôle fondamental est attribué aux droits de propriété et au coût de leur mise en place et de leur maintien. La théorie néo-classique est élargie, et l'hypothèse de coûts de transaction nuls (valable en cas de concurrence parfaite) est remplacée par l'hypothèse qu'il existe des coûts de transaction liés à la mise en place et au respect des droits de propriété (property rights). Le néo-institutionnalisme s'intéresse en particulier à l'analyse de la croissance économique à long terme et de ses déterminants fondamentaux : population, ressources, technologie, institutions. Les néo-institutionnalistes sont ainsi amenés à prendre en considération les changements institutionnels : pourquoi les institutions prennent-elles telle ou telle forme, pourquoi apparaissent-elles à un moment donné de l'histoire ? Dans la tradition néo-classique de l'individualisme méthodologique, la transformation à long terme des institutions et des droits de propriétés est imputée en dernière instance au comportement des individus et au gain attendu de cette transformation par les individus. D'autre part, la qualité des institutions, leur efficience, est mesurée à l'impact de ces transformations sur la croissance à long terme.

North applique la théorie néo-institutionnaliste à l'histoire économique. Dans *L'essor du monde occidental* (1973), il commence par l'Europe du Nord, et dans *Le processus de développement économique* (2005) il généralise son schéma à l'ensemble de l'histoire, depuis l'origine de l'homme jusqu'à nos jours. North ne semble reconnaître aucune limite spatiale ou temporelle à l'application de la théorie économique néo-institutionnaliste à l'histoire. Notons qu'à une telle échelle, les deux outils - modèles mathématiques et tests économétriques - qui devaient faire de la cliométrie une science, du moins aux yeux de ses promoteurs, ne peuvent sérieusement être mis en œuvre. De fait, nous le verrons, dans ces deux ouvrages, North utilise ce schéma théorique comme clé de lecture de faits historiques qu'il ne modélise pas et il ne procède à aucune véritable vérification empirique. Ces travaux se présentent plus comme la formulation d'un programme de recherche, d'orientations générales pour les chercheurs.

1.3 remarques sur la nation et l'histoire chez North

Notons que dans le cadre international, ce n'est pas tant l'individu que la nation, qui constitue l'unité de base à partir de laquelle sont construits les faits économiques ou sociaux. Est-ce à dire que nous ne sommes plus dans l'individualisme méthodologique qui caractérise la démarche néo-classique en économie ? En fait, on pourrait dire qu'il s'agit d'une variante de cette méthode. Tout se passe comme si, de la même manière que le marché est construit à partir d'une définition hypothétique de l'individu (l'homo-oeconomicus de Pareto), une définition de la nation (identifiée notamment à un territoire délimité par des frontières, un Etat, une population, une monnaie, une économie, etc.) structure implicitement ou explicitement le champ de l'économie internationale, depuis sa formalisation par Ricardo. C'est ce modèle individualisé de nation, conçue comme une entité isolée et autonome⁶, qui est

⁶ De la même manière que l'individu est d'abord défini comme une entité isolée et autonome et que ce n'est que dans un second temps qu'il est éventuellement mis en interaction avec son environnement. Pour une critique de cette approche, voir le mouvement post-autistic en économie, et sa revue, Post-autistic economics review. <http://www.paecon.net/>. Pour la France, <http://www.autisme-economie.org/>

projeté dans le passé pour en éclairer les évolutions par ce que nous appelons « l'histoire économique standard ». C'est dans ce cadre que sont collectées et traitées des données décrivant le comportement des nations, tandis que les relations qui débordent ce cadre sont reconstruites comme relations entre nations, ce que traduit bien d'ailleurs le terme international (par exemple dans la balance des paiements).

D'une certaine manière, on peut donc dire que, transposé au cadre international, l'individualisme méthodologique met la nation à la place de l'individu. En d'autres termes, de la même manière que la nation est considérée comme un ensemble d'individus, le monde est pris comme un ensemble de nations. Cela est important car, dès lors, la nation est prise comme un donné, comme l'unité de base du monde.

Or la nation ainsi définie, qui est une invention occidentale relativement récente⁷ - ce que l'on oublie souvent ou qui nous est masqué par le fait que, précisément, l'histoire a été réécrite comme histoire des nations individuelles (Geary, 2002) - est largement une fiction⁸, au même titre d'ailleurs que l'homo-oeconomicus. A l'échelle de l'histoire du monde, l'économie internationale serait d'ailleurs peut-être mieux lisible à l'aide de la notion d'empire ou de « mondes » au sens de Braudel (1979) ou de Wallerstein (2006), que celle de nation. Et même dans l'Occident contemporain, il existe un nombre croissant de phénomènes qui ne font pas sens si on se limite à les appréhender dans le cadre d'un découpage du monde en nations. A plus forte raison, l'usage de cette notion, projetée sur des époques ou des mondes qui lui sont étrangers, donne une vision brouillée de l'histoire, laissant dans l'ombre ou déformant les faits qui ne s'inscrivent pas dans le cadre de nations ou de relations entre nations⁹, c'est-à-dire la majorité, dès que l'on s'éloigne des XIXe-XXe siècles occidentaux.

Une des conséquences de cette vision réside dans l'individualisation de la trajectoire des nations, lorsque par exemple on s'interroge sur les causes de leur richesse ou de leur pauvreté (Landes, 1998). Cela conduit à isoler les causes internes dans l'explication de ces trajectoires, en faisant comme si les différentes nations étaient des entités séparées et autonomes. De là, on glisse facilement vers une personnalisation de la nation, considérée comme *responsable* en quelque sorte du niveau de développement qu'elle a atteint. En assimilant la nation à une personne véritable, on oublie qu'il s'agit d'une fiction, une construction de l'esprit humain. L'analogie individu - nation se transforme en une réification, une chosification de la nation. Dans cette optique, les institutions comme dispositif sont assimilées à ce qui, chez l'individu, détermine le comportement¹⁰. Non la conscience, l'esprit ou la volonté - nous sommes dans un univers qui a depuis longtemps évacué le sujet - mais plutôt quelque chose comme des choix sous contrainte, des réponses à des incitations, l'adaptation à un milieu, etc., selon que l'approche est plus ou moins élaborée. C'est cette analogie, faisant des institutions en quelque sorte le *cerveau* de la nation, qui explique pourquoi North (2005) s'intéresse aux neurosciences et pourquoi il est séduit par l'idée que l'on puisse un jour expliquer la conscience, l'esprit ou la volonté par l'étude approfondie du cerveau humain, espérant pouvoir alors transposer ces théories aux institutions¹¹.

⁷ Bien que l'on fasse remonter son origine au XIVe siècle, avec le Grand schisme d'Occident, qui marque l'irruption du sentiment national dans la chrétienté, l'Etat-nation ne se généralise en Europe qu'à partir des XVIIIe-XIXe siècles.

⁸ Certaines techniques servent à renforcer la fiction de la nation, en rabotant et lissant les faits qui sortent de ce cadre. Par exemple, la construction de données réropolées a permis de reconstituer des séries unifiées pour l'Allemagne pour toute la période où le pays était divisé en deux.

⁹ On pourrait dire que cela correspond à tout ce qui est désigné par les économistes comme « informel ».

¹⁰ Mary Douglas dans *Comment pensent les institutions ?* (1986) montre comment la pensée humaine individuelle est modelée par les institutions, mais sa démarche est totalement différente de celle de North.

¹¹ Il conviendrait d'ajouter ce champ au programme théorique de North qui, bien qu'il reconnaisse ne pas être « qualifié pour juger des différentes hypothèses aujourd'hui avancées par les spécialistes des neurosciences », fonde son étude du processus développement économique sur des généralisations qu'il déduit de ce corpus, en

Souvenons-nous que dans le modèle de l'économie classique (Smith et surtout Ricardo), la concurrence internationale ne porte que sur les biens. L'hypothèse d'immobilité des facteurs de production entre les nations permet de garder intacte la fiction de la nation comme un donné, dotée d'une quantité fixe de travail et de capital qui n'est pas modifiée par l'échange. Si on lève cette hypothèse et que l'on suppose une mobilité des facteurs de production dans l'espace international, la nation disparaît au profit d'un espace économique mondialisé, dans lequel la concurrence s'exerce entre individus ou firmes et l'on n'a plus besoin, en toute rigueur, de la notion de nation. C'est l'un des paradoxes de l'économie internationale qui, bien que fondée sur le paradigme de la nation, d'un espace de l'échange international structuré par des nations juxtaposées¹², est amenée à concevoir l'existence même de nations comme une entrave à la mobilité des facteurs. Ce paradoxe renvoie à l'ambiguïté de la notion de nation, qui, bien que n'étant pas à proprement parler un concept économique, joue un rôle fondamental dans la construction de l'espace de l'économie (le marché comme espace national d'abord, puis inter-national, ne peut se définir sans supposer la nation). En prenant la nation comme un donné, un présupposé quasi-naturel, a-temporel, il y a tout un aspect de celle-ci comme réalité historique qui n'est pas interrogé.

A la différence de l'économie classique et néoclassique où la concurrence internationale ne modifie pas la nation, Chez North, la concurrence entre nations agit sur les institutions, elle incite les pays dont les institutions ne sont pas performantes à les aménager, dans un processus évolutionniste d'adaptation. Ici, l'analogie individu-nation ne renvoie pas tant à l'homo oeconomicus, mais plutôt à la nation comme corps, au sens biologique. Dans l'histoire des idées, cette représentation holiste de la nation date du XIXe siècle, elle est postérieure à la constitution de l'économie politique au XVIIIe siècle.

L'espace de la concurrence entre nations de North n'est donc pas celui de l'échange international de la science économique classique et néo-classique. Dans un texte sur « Institutions, transaction costs », publié dans un ouvrage collectif sur *The Political Economy of Merchant Empires*, North critique ce modèle qui suppose une information parfaite, pas d'institutions ni de gouvernement, des agents échangeant sur la seule base de leurs avantages comparatifs, et ne permet donc pas d'expliquer l'histoire du commerce international :

« The international trade model of the economists is the ideal foil against which to examine [the institutional and historical] evolution », North (1991).

Il propose d'y ajouter les coûts de transport et de transaction, mais surtout, d'inverser la perspective en supposant un monde d'anarchie complète et d'autarcie, où les parties ne reconnaissent aucun droit et où il n'y a aucun mécanisme pour faire appliquer les règles. Certes, écrit North, un tel monde, n'a jamais vraiment existé car même dans les tribus et les sociétés primitives, quelques droits sont implicitement reconnus dans l'échange à petite échelle. Mais c'est globalement une situation proche de cette anarchie, cette absence de règles qui a dominé dans l'histoire, à quelques exceptions près

« Autarky and self-sufficiency, or local trade, have dominated most of history ; and only in rare periods, such as during the heyday of the Roman Empire in the Mediterranean world and a few other periods in early history, have we observed extensive amounts of trade occurring »

jusqu'à l'avènement de l'hégémonie occidentale

prenant soin de préciser cependant que celles-ci « doivent être soigneusement expliquées et vérifiées » (North, 2005).

¹² En général, on commence par imaginer un monde réduit à 2 nations (ou pays), puis on généralise à n.

Nevertheless, we do observe in early modern Europe a gradual growth in specialization and division of labor made possible by a variety of institutions and instruments that reduced the uncertainties associated with contracting and enforcing trade over long distance and with increasingly diverse and 'unknown' trading partners»

Il considère les « empires marchands » d'Occident - Espagnol et Portugais d'une part, Hollandais et Anglais d'autre part - comme une étape dans ce long processus qui a abouti aujourd'hui à une situation proche de celle décrite dans le modèle néo-classique du commerce international :

“Indeed, we do live today in a world of specialization, where trade and comparative advantage play something like the role described by the model.”

Notons que North n'utilise ici la notion d'empire que pour désigner l'empire romain d'une part et les empires marchands européens de l'autre. A aucun moment de sa rétrospective historique il n'est question des grands empires qui ont précédé l'hégémonie européenne sur le monde¹³ - la Chine¹⁴, et les trois empires musulmans (Ottoman, Moghol et Safavide) - ni de l'important commerce qui existait à l'intérieur et entre ces empires. Ce monde, ou plutôt ces mondes, au sens de Braudel, n'existent pas dans l'univers de North.

Par ailleurs, à y regarder de près, les empires occidentaux sont plutôt perçus comme des extensions des nations occidentales. Chacun a en son temps dominé les mers et étendu son hégémonie sur les autres continents, mais, à part quelques exceptions (Charles Quint, Napoléon), aucun n'a dominé en Europe, laquelle est restée composée de nations fragmentées et distinctes. C'est finalement le modèle européen de nation qui est projeté dans le monde, à travers les empires marchands d'Occident, pour construire une représentation de l'espace international. Là où cet espace n'a pas été soumis à l'hégémonie européenne et à ses règles, la concurrence y est sans règles et l'échange impossible. Il s'agit plutôt une lutte pour la survie, au sens darwinien, conception qui peut s'entendre comme concurrence entre cultures, au sens anglo-saxon de civilisations¹⁵. Dans cette représentation de l'histoire des relations internationales, les empires apparaissent comme une étape intermédiaire entre l'autarcie, l'anarchie et l'absence de règles, et l'ordre des nations.

Ainsi, l'approche néo-institutionnelle de North qui vise, par l'introduction de l'histoire et du changement institutionnel, à dépasser la vision statique de l'économie standard, reste enfermée dans un espace configuré par une catégorie strictement limitée dans le temps et dans l'espace et ne peut envisager l'échange en dehors de ce cadre. Les institutions, conçues comme une sorte de conscience ou de mémoire des nations, permettent de réintroduire l'histoire, mais le moteur de l'histoire économique ainsi formalisée, la concurrence entre nations, suppose l'existence préalable de nations et ne peut concevoir l'échange en dehors de ce cadre.

Bien qu'abondamment cité dans la littérature sur les économies du MENA, North n'a pas développé de réflexion particulière sur ces pays - ni, d'ailleurs, sur le monde non occidental de manière générale - et il ne semble pas connaître les principaux travaux sur l'histoire

¹³ (Abu-Lughod)

¹⁴ (Pomezad)

¹⁵ Nous ne sommes pas loin du 'choc des civilisations' de Huntington (1997).

économique de la région, ni les grands débats qui animent les spécialistes en la matière. Malgré tout, le monde arabe et musulman est présent dans ses écrits. Il en est question dans deux de ses ouvrages: *L'essor du monde occidental*, écrit avec Robert Paul Thomas et publié en 1973, et *Le processus de développement économique*¹⁶, paru en 2005.

2. Le rôle de l'Islam dans la vision northienne de l'histoire du monde occidental (*L'essor du monde occidental*, 1973)

L'essor du monde occidental est fondamental pour comprendre la pensée de North. Dans cet ouvrage, le processus historique de l'essor de l'Europe est reconstruit depuis le Xe siècle à partir d'un dispositif théorique alliant coûts de transactions et droits de propriété.

L'originalité de la démarche de North et Thomas est de remonter bien au-delà de la révolution industrielle¹⁷, des Lumières ou de la Renaissance, pour aller rechercher dans le Moyen Age (à partir du Xe siècle) les causes décisives de l'essor du monde occidental ; d'autre part, de désigner comme cause principale de cet essor une particularité institutionnelle propre à l'Europe du Nord.

Une autre caractéristique de leur approche est de faire l'hypothèse que les causes déterminantes de l'essor de l'Europe sont exclusivement internes à l'Europe - et même à l'Europe du Nord - qu'aucun facteur externe n'a joué de rôle décisif dans ce processus¹⁸.

Pour fonder historiquement cette hypothèse, North et Thomas s'appuient sur le célèbre ouvrage de Henri Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*¹⁹ (1937).

2.1 le point de départ du livre : la thèse d'Henri Pirenne dans *Mahomet et Charlemagne*

Dans ce livre, l'historien belge défend la thèse selon laquelle ce ne sont pas les invasions barbares qui, au Ve siècle, ont brisé l'unité du monde antique et détruit la culture romaine, mais que c'est l'Islam qui, en s'emparant des rives sud de la Méditerranée, força le monde chrétien occidental à se replier vers le Nord et lui imposa un caractère continental.

L'idée maîtresse de Pirenne²⁰ était que la civilisation antique (*ordo romanus*) s'était prolongée en Europe même après les invasions germaniques, en particulier dans le mouvement commercial qui a continué pendant les temps mérovingiens jusqu'à la conquête musulmane (VIIe siècle), et que le caractère méditerranéen de la civilisation du Bas-Empire a persisté jusqu'à l'arrivée de l'Islam, qu'il considérait comme le véritable destructeur de cet ordre. L'avancée de l'Islam, en fermant l'espace économique Méditerranéen, aurait ainsi entraîné le repli de l'activité urbaine et du commerce vers les régions du Nord (Flandres, Nord de la France, Angleterre), d'où l'économie européenne allait plus tard prendre son essor. C'est surtout ce dernier point qui intéresse North et Thomas, car il leur permet de justifier leur démarche consistant à n'examiner que les causes internes à l'essor du monde occidental.

¹⁶ Sa traduction en Français, qui sort la même année, est remarquablement rapide. Mais elle est médiocre, visiblement bâclée.

¹⁷ Aujourd'hui, comme l'écrit Verley (1997), « la notion même de 'révolution industrielle' n'est plus une évidence pour les historiens ». L'approche évolutionniste de North, qui met l'accent sur le changement technique et institutionnel, privilégie une vision progressive et cumulative (incrémentale) de l'histoire, sur la longue durée, plutôt que sous forme de ruptures et de révolutions.

¹⁸ Il s'agit là d'une forme particulièrement poussée de ce que certains appellent l'*exceptionnalisme européen*.

¹⁹ L'ouvrage publié en 1937, après la mort de Pirenne, avait suscité d'innombrables réactions et critiques restées malheureusement sans réponse.

²⁰ North et Thomas s'appuient aussi sur l'*Histoire économique et sociale du Moyen-Age*, de Pirenne.

La thèse de Pirenne présentait plusieurs aspects. D'un côté, elle remettait en cause une idée largement admise à l'époque, depuis Gibbon (1780), l'historien qui avait fait des invasions barbares la cause de la destruction totale du monde antique, exagérant ainsi le caractère de rupture entre l'antiquité et le moyen-âge. Par là, Pirenne ouvrait la voie à des recherches mettant au contraire l'accent sur les éléments de continuité entre les deux périodes, notamment du point de vue économique (Mc Cormick, 2001).

Par ailleurs, comme le fait remarquer Picard²¹, il fut le premier historien à tenter une analyse des mutations économiques consécutives à l'avènement de l'Islam, alors qu'à son époque l'événement était surtout traité sous l'angle religieux et culturel. Si cette thèse a pu constituer un progrès à l'époque où elle a été exprimée, c'est dans le sens où Pirenne fut le premier à déplacer sur le terrain de l'histoire économique une question jusqu'alors posée exclusivement en terme de conflit religieux entre chrétienté et Islam. Cependant, en réduisant ce rôle historique de l'Islam à la destruction d'un ordre, il restait prisonnier les schémas et des *a priori* de son temps, et remplaçait finalement un mythe²² (les invasions barbares) par un autre (les invasions arabes).

Dès sa parution, l'ouvrage de Pirenne avait suscité un débat passionné, ou plutôt plusieurs débats, dans des champs différents du savoir historique : histoire économique de l'Europe ; origine de l'économie moderne ; origine du monde occidental ; histoire économique de la Méditerranée et du monde musulman... Il a longtemps servi de référence pour l'étude des relations économiques entre l'Islam et l'Europe au Moyen-Age.

Mais aujourd'hui, si l'on reconnaît à l'historien belge le mérite d'avoir le premier formulé dans l'histoire économique la question de la relation entre l'Europe et l'Islam, sa thèse de la fermeture de la Méditerranée par les Arabes a été largement réfutée par l'historiographie moderne. En effet, il existe un grand nombre de travaux - et une tendance au consensus parmi les historiens - pour dire que les échanges commerciaux en Méditerranée n'ont pas diminué avec l'avènement de l'Islam, bien au contraire²³. La recherche historique contemporaine établit qu'après l'arrivée de l'Islam, la Méditerranée est restée ouverte aux marchands venus d'Europe, qui ont continué à développer un commerce prospère dans toute la Méditerranée et au-delà, même pendant les croisades, lesquelles étaient aussi, pour les marchands des villes italiennes du Nord en particulier, des occasions de négoce. L'Espagne musulmane (VIIe-XVe siècle) aussi a été un lieu d'intenses courants d'échange entre l'Europe et l'Islam.

Plus tard, après la prise de Constantinople par les Ottomans en 1453, malgré les guerres turco-vénitiennes (1463-79 ; 1570-73), et lorsque les Portugais s'emparèrent de la route maritime des Indes (Barthelemy Diaz, 1487 ; Vasco de Gama, 1498) ce commerce se modifia mais ne s'interrompit pas (Pannikar, 1953). Les travaux se multiplient aujourd'hui qui révèlent l'ampleur de ce commerce et le rôle qu'il joua dans la marche de l'économie du monde, mais aussi sur l'activité économique des arrières pays qui le soutenaient (dans l'empire ottoman, en Inde, en Chine, etc.). En conséquence, il est impossible de continuer à défendre l'idée que ces échanges n'ont eu aucune influence sur l'essor économique européen.

²¹ « C'est pour cette raison que le Mahomet et Charlemagne de Pirenne demeure aujourd'hui une base incontournable de l'historiographie anglo-saxonne, plus que pour les historiens du continent européen », Picard, préface de Pirenne (2005).

²² Dire qu'il s'agit d'un mythe ne signifie pas dénier toute véracité au fait qui est à la base, mais signaler que le mythe a donné à l'évènement un contenu et une signification qui l'ont largement éloigné de sa réalité historique.

²³ Lombard a montré comment au IXe siècle, l'installation des Arabes sur les rives Est et Sud de la Méditerranée a permis la reprise et l'expansion de l'économie méditerranéenne à partir du pôle irakien et des routes caravanières du Sahara, drainant notamment l'or du Soudan (Picard, préface de Pirenne, 2005).

Quelle position North et Thomas adoptent-ils vis-à-vis de la thèse de Pirenne ? Ils semblent admettre le constat fait par l'historien belge d'un déclin économique de l'Europe entre les VII^e et Xe siècle et ne discutent pas l'attribution de la cause de ce déclin aux invasions musulmanes²⁴. En fait, ce n'est pas cette période qui les intéresse, mais plutôt celle qui va suivre, pour laquelle ils reprennent d'ailleurs aussi à leurs compte l'idée de Pirenne selon laquelle « ce fut certainement à partir du XI^e siècle, sinon avant, que le commerce se mit à éclore, que des cités naquirent et se développèrent, que la spécialisation économique apparut en tant que telle ».

Certes, le thème central abordé tant par Pirenne que par North et Thomas est la question des origines de l'essor du monde occidental – débat qui a fait couler beaucoup d'encre et qui continue de passionner historiens et économistes – et non celle du rôle du monde musulman dans ce processus. Pourquoi, alors que ce n'est pas directement leur propos, les auteurs reprennent-ils ainsi à leur compte avec insistance la thèse de Pirenne en ce qui concerne les invasions arabes ? Dans *L'essor du monde occidental*, les arabes et les musulmans ne sont cités que comme pillards, qui, avec les premiers Vikings, les Magyars, « pillaient le travail des autres communautés ». Cette vision exclusivement négative du rôle des arabes et des musulmans dans l'histoire économique de l'Occident – et, partant, celle du monde, dans la mesure où chez North l'histoire économique du monde se confond largement avec celle de l'Occident – relève-t-elle d'un simple *a priori* négatif ? On serait tenté de le croire, d'autant qu'elle subsistera, nous le verrons, dans la suite de ses travaux, en dépit de l'évolution de la connaissance historique sur le sujet. Pourtant, comme nous allons le montrer, cette idée joue surtout un rôle fondamental dans le dispositif historique théorique construit par North et Thomas.

North et Thomas ne se sont pas contentés de reprendre cette thèse de Pirenne pour en faire le point de départ de leur démonstration. Ils l'ont généralisée à une période bien plus longue que celle envisagée par l'historien, et en ont accentué le caractère réducteur. Ce faisant, et bien que publié en 1973, c'est-à-dire 34 ans après la parution de *Mahomet et Charlemagne*, *L'essor du monde occidental* est en régression par rapport à ce dernier, si l'on se place du point de vue des progrès de la connaissance historique. Car nos auteurs ne reprennent pas la totalité des idées de Pirenne sur le sujet. Ils retiennent le découpage historique d'un déclin de l'économie européenne entre les VII^e et Xe siècle, dont la cause serait les Arabes ; puis d'un essor à partir du XI^e siècle.

Pirenne, dans la suite de son œuvre, avait avancé l'idée que le développement qui se produisit en Europe à partir du XI^e siècle sinon avant, avec l'éclosion du commerce, la naissance et le développement de cités et l'apparition de la spécialisation économique, fut le produit commercial des croisades qui firent la Méditerranée se rouvrir au commerce. Il considérait que l'empire carolingien avait eu deux pôles économiques sensibles : l'Italie du Nord, grâce au commerce de Venise, et les Pays Bas, à cause du commerce frison et scandinave²⁵. Ce sont les deux endroits où débutera la renaissance économique du XI^e siècle, dira-t-il. Par cette analyse, il faisait la part des facteurs exogènes (rôle des marchands italiens, frisons et

²⁴ Cette posture entraîne des incohérences, dont le fait de laisser inexpliquée l'exception italienne n'est pas l'une des moindres, c'est-à-dire, pourquoi, alors que l'ensemble de l'Europe était censée, sous le coup des invasions arabes, avoir été coupée de la Méditerranée, les villes italiennes florissantes continuèrent de commercer avec l'Orient durant toute cette période. Mais, reconnaît North, « nous devons 'entrer' dans l'histoire à un moment de son déroulement, donc briser sa continuité essentielle. Nous choisissons le Xe siècle – après la ruine de l'empire carolingien »

²⁵ Ce commerce, qui empruntait la route du Nord, se faisait aussi avec les marchands musulmans. Voir Mac Cormick (2004).

scandinaves, commerce et échanges avec le Levant et l'Orient²⁶) dans l'essor de l'activité économique en Europe partir du XI^e siècle. En attribuant cet essor à la reprise du commerce et aux croisades, il reconnaissait d'une certaine manière un rôle aux échanges avec le monde musulman, ce que lui reprochent explicitement North & Thomas qui affirment ne pas être d'accord avec cette explication. Ils décident pour leur part de mettre la nouvelle donne sur le compte d'un autre facteur, la croissance démographique. Cette analyse pose plusieurs problèmes. D'abord, ils ne donnent aucune précision sur cette croissance démographique, ses causes, et de quelle manière elle a agi. Mais surtout, ce qu'ils retiennent finalement des arguments de Pirenne – l'expansion de l'Islam aurait causé un déclin de l'économie européenne – est précisément ce qui est aujourd'hui le plus contesté par les historiens, ou du moins très fortement nuancé, en regard des progrès de l'historiographie. Au contraire, ce qu'ils rejettent – le rôle joué par le commerce et les croisades dans la reprise du XI^e siècle – est largement confirmé par la recherche. Force est de constater que la sélection qu'ils font parmi les résultats de la recherche historique n'obéit pas à un critère de validité scientifique. Certes, nous l'avons vu, en tant que cliométricien, North ne reconnaît pas les critères de la science historique traditionnelle – celle à laquelle participe Pirenne – pour laquelle il n'a que mépris. Mais cela ne l'empêche pas de se servir de certains de ses résultats. Cette instrumentalisation de la recherche historique pour les besoins de l'analyse économique de l'histoire pose problème. Quel est donc le critère qui a présidé à cette sélection ?

Contrairement à Pirenne qui avançait minutieusement de nombreux faits et preuves à l'appui de ses écrits, North et Thomas n'étaient leurs affirmations d'aucune preuve historique ou historiographique. North ne participera d'ailleurs jamais, ni de près ni de loin, au vaste débat suscité par *Mahomet et Charlemagne* parmi les historiens de l'économie, qu'ils soient généralistes ou spécialistes de l'Europe, du monde musulman ou byzantin. En effet, dès sa parution, l'ouvrage de Pirenne avait suscité de très nombreuses critiques, dont certaines étaient déjà connues lorsque North et Thomas écrivirent leur ouvrage, en particulier celles de Lombard²⁷ pour ce qui est du monde musulman. Dans *L'essor du monde occidental*, celles-ci sont ignorées²⁸, ce qui peut s'expliquer par le fait que ce livre ne porte pas directement sur l'Islam. Déjà en 1969, lorsque fut publiée *L'histoire économique et sociale du Moyen-Age* de Pirenne, dont l'introduction reprend les thèses de l'historien sur la fin du monde antique et le début du moyen âge, l'éditeur avait senti la nécessité de présenter dans la bibliographie critique en annexe, une synthèse des nombreuses critiques parues alors sur le *Mahomet et Charlemagne* de Pirenne. Il y était reconnu qu'il était « généralement admis que la majorité des travaux relatifs au problème *Mahomet et Charlemagne* ont infirmé la thèse de Pirenne » ou, plus précisément, « que les faits qu'il invoque peuvent dans bien des cas donner lieu à une interprétation différente ». On peut supposer que, la question n'étant pas tranchée chez les historiens, North se soit alors abstenu d'entrer dans ces débats.

Ajoutons que Pirenne était resté très prudent, méticuleux et soucieux du détail, dans l'exposé de son analyse des relations entre l'Europe et l'Islam au moyen âge. Par contre, telle que reprise par North et Thomas, qui en ont supprimé les nuances et accentué les aspects les plus contestables, cette théorie prend une forme très réductrice.

²⁶ « Le grand historien Henri Pirenne, tressant une couronne aux marchands italiens, n'a pas manqué de souligner qu'ils ont sans doute beaucoup appris des byzantins et des musulmans, dont la civilisation plus avancée a exercé sur eux une influence analogue à celle de l'Égypte et de la Perse sur la Grèce antique » (Aubé, 2006, p166).

²⁷ Picard, op cit.

²⁸ Les auteurs n'évoquent que partiellement certaines critiques à propos de l'économie de l'Europe, se contentant pour le reste de renvoyer à l'article de Riising, « The Fate of Henri Pirenne's Thesis on the consequences of Islamic Expansion » (cité p220).

A notre avis, la principale raison pour laquelle North et Thomas ont pris la thèse de Pirenne comme point de départ, c'est qu'elle fournit une explication simple et historiquement datée au fait que l'essor du monde occidental est parti du Nord de l'Europe. Elle permet donc de poser les conditions initiales. Cependant, pour monter leur dispositif, ils sont amenés à forcer sur l'hypothèse de Pirenne jusqu'à la dénaturer. Ils s'en servent en effet de justification pour faire de l'essor du monde occidental le résultat exclusif de causes internes à la société européenne du Nord de l'Europe et écarter tout facteur exogène dans ce processus. Cela leur permet de faire l'impasse sur le rôle qu'ont joué les relations avec le monde musulman et l'Orient. Or, étant donné le niveau atteint alors en Orient par la civilisation, le commerce, les institutions, ces échanges ne pouvaient être que dans le sens d'une transmission de l'Orient vers l'Occident. C'est cette transmission qui est occultée par le dispositif de North et Thomas. Cette utilisation étroite de la thèse de l'historien belge pose un problème de méthode. Plus précisément, il s'agit de se demander jusqu'où l'analyse économique peut ainsi sortir de leur contexte et instrumentaliser des résultats de la recherche historique.

2.2 L'irruption de la concurrence entre nations

Cependant, nos auteurs veulent aller plus loin. Ils écrivent :

« Durant la période historique importante du haut Moyen-Age (1000-1300), le centre du développement économique du monde occidental se déplaça du bassin méditerranéen vers les plaines du Nord de l'Europe (...). Quoique la thèse de Pirenne fut loin d'être contestée, cette question sur laquelle il s'était penché reste toujours un des grands problèmes historiques : pourquoi le Nord de l'Europe, durant le Haut Moyen Age, connut-il un développement tel qu'il fut prédominant ? ».

Telle est la question à laquelle veulent répondre North et Thomas, et ils le font, on le sait, en mettant l'accent sur les institutions et les droits de propriété. Ces auteurs se sont intéressés à la période médiévale, remontant jusqu'au Xe siècle pour expliquer l'essor du monde occidental (et notamment du monde anglo-saxon). Pour eux, l'enrichissement de l'homme occidental est un phénomène récent et unique, dû à une croissance économique qui prend sa source dans une organisation productive reposant sur la création de dispositifs institutionnels et de droits de propriété qui stimulent l'effort économique individuel. Ces dispositifs se mettent en place sur toute la période du Xe jusqu'au début du XVIIIe siècle. A l'origine de la croissance économique de l'Europe, le dispositif de droits de propriété installé aux Pays-Bas et en Angleterre. Ces droits encourageaient l'innovation et donc l'industrialisation et permettaient une hausse du taux de rapport privé, par la découverte de nouvelles techniques et leur application dans la production, qui fut à l'origine de la croissance économique moderne. Par la suite, la concurrence internationale poussera les autres pays à aménager leur cadre institutionnel afin de stimuler l'activité économique et provoquer la révolution industrielle. Ils le firent généralement avec succès, sauf la péninsule ibérique ainsi que de nombreux pays d'Amérique latine et d'Afrique, ce qui explique aux yeux des auteurs l'organisation économique improductive dans ces pays.

Arrêtons-nous un instant sur cette irruption de la concurrence internationale à ce moment précis de l'histoire telle que réécrite par North et Thomas. Elle joue un rôle important car elle réintroduit des échanges avec l'extérieur alors que, nous l'avons vu, l'hypothèse Pirenne avait permis de les écarter. Et singulièrement, des échanges qui aboutissent à l'aménagement des institutions. C'est en effet la concurrence internationale qui va expliquer les différences de

développement entre nations et provoquer une hiérarchisation des nations en termes de niveau de développement. Ainsi, si l'origine de l'essor du monde occidental s'explique par des causes exclusivement endogènes au Nord de l'Europe, c'est ensuite une dynamique exogène, la concurrence internationale, qui prend le relais pour expliquer le changement institutionnel et finalement le développement. Ce qui a changé, c'est qu'entre temps, la nation ou plutôt l'Etat-nation a émergé en Occident. En effet, entre les XVIII^e et XIX^e siècles, l'Europe s'est reconfigurée sous forme d'Etats-nations. Ce modèle sera exporté dans le reste du monde, dans un mouvement qui n'est pas achevé et dont il n'est pas sûr qu'il le soit un jour. D'autant que sa réception par une grande diversité de systèmes institutionnels donne des résultats souvent très éloignés du modèle initial. Mais qu'importe, quelle que soit cette diversité, c'est toujours à travers ce prisme que l'Occident regarde, analyse et évalue l'ensemble du monde. On comprend dès lors pourquoi North et Thomas ne peuvent envisager l'échange international - qu'ils expriment sous forme de concurrence internationale - qu'après l'émergence de l'Etat-nation, non avant. Lorsqu'il se manifeste en d'autres temps et d'autres lieux que ceux de l'Etat-nation, cet échange n'a pas de forme, ne fait pas sens dans leur théorie. Tout se passe comme si, pour reconnaître les échanges internationaux, il avait d'abord fallu au préalable supposer la nation. Dès lors, c'est par hypothèse, et non en vertu d'une réalité historique, que l'activité économique et les échanges qui se déroulent avant l'émergence du monde occidental, où en dehors de l'espace dominé par les nations occidentales, sont occultés.

Finalement, nous avons vu comment, dans *l'Essor du monde occidental*, North et Thomas, avaient reconstruit le processus historique de l'essor de l'Europe depuis le Xe siècle à partir d'un dispositif théorique alliant coûts de transactions et droits de propriété. Or ce schéma est étroitement lié à une vision de l'histoire qui place l'Occident au centre de l'histoire mondiale et, surtout, permet de dérouler l'histoire du développement économique contemporain depuis son origine médiévale sur la base exclusive de l'histoire de l'Occident. Dans cette problématique, il n'est pas besoin de connaître l'histoire des autres civilisations. Au cœur de ce dispositif, gît l'idée d'une singularité radicale de l'Occident par rapport au reste du monde, singularité fondée sur une relation vertueuse unique dans l'histoire entre institutions et efficacité économique. C'est par cette relation, qu'ils considèrent comme déterminante, que North et Thomas expliquent le développement économique de l'Europe. Leur propos est de montrer que si l'Occident a conquis une supériorité économique, c'est grâce à ses institutions. Dans ce livre, l'Islam n'est évoqué que pour affirmer qu'il n'a joué aucun rôle - si ce n'est un rôle purement négatif - dans l'essor du monde occidental, c'est-à-dire, dans la vision historique des auteurs, dans le développement économique du monde. En fait, la référence à l'Islam, sur le mode du déni, sert à postuler une endogénéité radicale de l'essor du monde occidental. C'est pour soutenir cette position que les auteurs se sont appuyés sur le *Mahomet et Charlemagne*, de Henri Pirenne (1939).

Nous allons maintenant voir quelle attitude North a adoptée par la suite par rapport à ce débat et si sa position sur la question s'est maintenue ou transformée dans ses écrits postérieurs.

3. Le rôle de l'Islam dans la vision northienne de l'histoire mondiale (*Le processus du développement économique*, 2005)

Dans *Le processus de développement économique* (2005), North reprend dans ses grandes lignes le schéma explicateur de l'histoire économique qu'il avait appliqué à l'analyse de l'essor du monde occidental à partir des régions du Nord de l'Europe depuis le Xe siècle. Elargissant cette fois son propos à l'ensemble de l'histoire économique du monde, il s'agit

plus précisément pour lui de montrer que si certains pays ne se sont pas développés, c'est a contrario parce qu'ils n'avaient pas de bonnes institutions. Dans ce livre, North pointe singulièrement l'Islam comme civilisation marquée par des institutions inadéquates.

3. 1 la disparition de l'hypothèse de Pirenne

Remarquons d'abord l'apparition de la problématique de l'échec du développement économique dans le monde musulman - laquelle constitue, nous l'avons vu, un vaste champ de recherches, de discussions et de polémiques, dont certaines sont très anciennes – ce qui est surprenant chez un auteur qui ne s'est jusqu'alors pas distingué par des travaux sur ce sujet et n'est jamais intervenu dans les débats qui animent les spécialistes en la matière.

Pourtant, et bien que n'ayant pas développé de compétence particulière sur l'histoire économique du monde musulman, North a des idées bien arrêtées sur la question, à la fois sur son rôle dans l'histoire, ainsi que sur ses perspectives de développement. Ces idées se fondent moins sur une connaissance du sujet, que sur sa conception générale de l'histoire, centrée sur l'Occident. Cela explique que pour en parler il ne mobilise qu'un minimum de références.

Nous avons vu comment le *Mahomet et Charlemagne* de Pirenne ouvrait *L'essor du monde occidental* et avait servi à planter le décor historique général dans lequel situer le monde musulman. Dans *Le processus de développement économique* (2005) il s'appuie essentiellement sur Avner Greif (2004) et Kuran Timur (1997, 2003) pour leurs travaux sur l'histoire économique de l'Islam²⁹. Plus d'ailleurs sur le premier dont il reprend quelques idées, tandis qu'il se contente de renvoyer au second pour illustrer « les rigidités apparues au sein du monde musulman [qui] l'ont évidemment empêché de poursuivre son expansion dynamique au-delà du 12^e siècle, alors que l'Europe occidentale connaissait au contraire une dynamique de changement »³⁰.

Comme dans *L'essor du monde occidental*, dans *Le processus du développement économique*, le monde musulman ne fait pas directement partie de l'objet de l'étude de North. Dans ce livre, c'est le développement économique dans son ensemble qu'il se propose d'appréhender, en mêlant approche institutionnelle, historique et cognitive. L'objet est donc plus large que dans l'ouvrage de 1973 où il traitait essentiellement de l'Europe médiévale à la fois dans le temps et dans l'espace. Ici, North ambitionne d'englober toute l'histoire de l'humanité des deux derniers millénaires, et d'en produire une théorie globale³¹. Pourtant, au final, il n'élargit pas sa problématique au monde et, comme dans *L'essor du monde occidental*, c'est toujours l'histoire du monde occidental qui est au centre. Même le chapitre sur « l'essor et la chute de l'Union soviétique » sert finalement à mettre en valeur la réussite occidentale³², ou plutôt la

²⁹ La référence à ces deux auteurs n'épuise pas, comme semble le prétendre North, une question qui fait l'objet d'un débat large et complexe parmi les historiens et s'enrichit régulièrement de nouvelles contributions. Sur cette question, voir notre communication au colloque international, « Institutions et croissance économique », Oran, Algérie, mars 2006 (à paraître dans *Les Cahiers du CREAD*, Alger).

³⁰ Ce thème d'un déclin de l'islam au XII^e siècle, qui trouve d'ailleurs son origine chez les penseurs musulmans comme Ibn Khaldoun, convient d'être relativisé et restitué dans le contexte des idées de l'époque. Le présenter ainsi comme une évidence équivaudrait à citer Spengler (1976) pour affirmer le déclin de l'Occident. Nous ne pouvons résumer ici la discussion autour de ce thème, mais seulement signaler qu'il existe un courant parmi les historiens du monde musulman, représenté en particulier par Hodgson (1974) pour lequel la dynamique de l'islam, notamment sur le plan économique, s'est poursuivie jusqu'au XVII^e siècle.

³¹ Même s'il choisit d'étudier des événements précis (comme par exemple l'essor et la chute de l'Union soviétique) que l'on peut considérer comme ponctuels à l'échelle du temps historique qui est le sien.

³² Notons qu'il n'accorde pas beaucoup d'importance à la révolution industrielle. Pour lui, l'essentiel s'est joué lors de la période médiévale, et singulièrement dans l'Europe du Nord, Pays-Bas et Angleterre.

succès story américaine faisant suite à celle de l'empire britannique, avec laquelle il établit une continuité.

Quant à l'Islam, il ne lui consacre pas de chapitre ou sous-chapitre spécifique, mais il est l'objet de nombreuses allusions parsemant l'ouvrage, sans que l'on sache précisément de quelles périodes ni de quels lieux de la vaste histoire de l'Islam il est question. Quelle est l'image qui en ressort ? Notons d'abord qu'il n'y a pas d'analyse spécifique des institutions dans le monde musulman. North ne cite l'Islam que pour évoquer les aspects néfastes d'une croyance religieuse irrationnelle. Nous ne pouvons donc pas sérieusement discuter de sa vision sur la question. Pourtant, la principale nouveauté dans ce dernier ouvrage est qu'il se lance dans une comparaison entre l'Occident et l'Islam du point de vue du développement économique, affirmant que l'échec du monde musulman, dont il fait également remonter l'origine au moyen âge, est dû à des institutions inefficaces. Cette comparaison aurait pleinement justifié de revenir sur le *Mahomet et Charlemagne* de Pirenne, lequel, nous l'avons vu, avait constitué une référence sur la question de l'histoire des relations économiques entre l'Europe et l'Islam. Or, curieusement, alors qu'il a repris presque mot pour mot dans le chapitre 10 les principaux passages de son livre de 1973, la référence à l'ouvrage de l'historien belge, qui pourtant ouvrait *l'Essor du monde occidental* et en constituait en quelque sorte le point de départ, a disparu. Cette suppression est d'autant plus étonnante que la thèse de Pirenne avait été essentielle à la construction du schéma théorique repris dans ce chapitre. Pour quelle raison North l'a-t-il abandonnée sans explication ?

Nous avons vu que dans *l'essor du monde occidental*, North et Thomas avaient ignoré les importantes critiques faites au livre de Pirenne. Or depuis 1973 le débat sur *Mahomet et Charlemagne* s'était enrichi d'éléments nouveaux, ce qui avait justifié plusieurs rééditions de l'ouvrage (en Anglais : 1994 et 2001 ; en Français : 2005). Dès lors, il n'était plus possible de continuer à le citer tout en faisant l'impasse sur ce débat. Dans la préface de l'édition française de 2005, Christophe Picard synthétise les discussions de la thèse de Pirenne à la lumière des avancées de la connaissance historique et historiographique, en particulier de l'archéologie. Sur le point qui nous intéresse -le rôle qu'ont joué l'Islam et les musulmans dans l'histoire économique mondiale en général et dans celle de l'Occident en particulier - plus aucun historien sérieux ne défend aujourd'hui les idées de Pirenne telles que présentées en 1937, même si des développements divers et des thèses divergentes existent sur la question. Il apparaît d'ailleurs que la difficulté à arriver à un consensus des chercheurs a partie liée avec le fait que la question formulée par Pirenne en terme d'essor et de déclin, d'Occident et d'Islam, était mal posée.

Ainsi la thèse de Pirenne faisant des invasions musulmanes la cause du déclin de l'Europe aux VIIe-Xe siècles et de son repli vers le Nord n'est pas reprise par North, du moins sous cette forme. Il abandonne même la référence précise aux Xe-XIe siècles pour identifier le moment de renaissance économique de l'Europe. Il ne parle plus que d'un « intervalle » entre la chute de l'empire romain au Ve siècle et la fin de la féodalité, fixée à 1500 selon une « chronologie plus ou moins arbitraire », durant lequel l'Europe occidentale serait « graduellement sortie de l'anarchie postérieure à l'effondrement de l'ordre romain et aux invasions des tribus germaniques ». Il n'est plus question à ce stade des invasions musulmanes, ce qui revient implicitement à une remise en cause de la principale thèse de Pirenne qui soutenait précisément que ce n'étaient pas les invasions germaniques mais l'Islam qui avait provoqué le déclin économique de l'Europe et son repli au Nord. Suit une référence incongrue aux « différences climatiques » pour fonder la différence entre les structures économiques de l'Europe du Nord-Ouest et celles du pourtour méditerranéen. Manifestement, on sent un certain malaise chez North, qui tente de conserver l'essentiel du schéma historique qu'il avait

fondé sur la thèse de Pirenne, tout en abandonnant les aspects les plus indéfendables du livre de l'historien belge. Que dit North de l'Islam dans ce chapitre ? Curieusement, il écrit :

« L'empire romain a persisté à l'Est jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, et le monde musulman, bâti sur la foi charismatique de sa nouvelle religion, a constitué un empire qui s'est étendu à l'Afrique du Nord et à une partie de l'Europe. Mais ni ces exceptions, ni le bref empire carolingien n'invalident le point essentiel : les conditions qui avaient rendu possible le gouvernement du monde méditerranéen par un seul et même empire avaient disparus ».

Il y a là une régression par rapport à la démarche de Pirenne, qui s'efforçait de traiter des faits économiques et d'adopter une périodisation de l'histoire qui permette d'en rendre compte. Pirenne situait la fin de la Méditerranée romaine au VIII^e siècle, avec l'arrivée des Arabes. North semble prolonger cette Méditerranée unifiée sous un seul empire jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, sans que l'on sache trop ce qu'il fait de la rupture entre les églises d'Orient et d'Occident (1204) et des guerres incessantes menées par les Croisés, les Génois et les Vénitiens contre les Byzantins. Clairement, sa périodisation de l'histoire ne vise plus à mettre en évidence les phénomènes économiques. Il passe de la temporalité de l'histoire profane à celle d'une histoire mythique, déconnectée des faits, et verse dans une exaltation nostalgique d'une Méditerranée romaine et chrétienne. C'est en vertu de cette représentation mythique de l'histoire et non d'une enquête économique, qu'il dénie à l'Islam d'avoir unifié à son tour le monde méditerranéen.

C'est ainsi que, alors qu'il parle pour la première fois d'un « empire » musulman et en reconnaît l'étendue géographique, il dénie à celui-ci tout rôle historique, en Méditerranée du moins. Surtout, cette phrase semble sonner comme une réponse à Pirenne, qui aurait accordé trop d'importance à l'Islam et aux carolingiens dans son *Mahomet et Charlemagne*. Mais au lieu d'une critique clairement formulée, c'est par une affirmation vague et elliptique qu'il écarte le problème. Enfin, s'il évoque encore les « attaques venues de trois directions, celles des Vikings, des Magyars et des musulmans (qui) ont marqué la région » - en insistant d'ailleurs plutôt sur les Vikings - il n'en fait plus la cause de la fermeture de la Méditerranée au VIII^e siècle.

Que s'est-il passé pour que North perde ainsi ses belles certitudes et nous livre une synthèse aussi décousue et incohérente de la théorie qu'il défendait dans son ouvrage avec Thomas, édité en 1973 ?

3.2 Le « mystère » du succès de l'Europe occidentale

Des écrits de North se dégage une conception de l'histoire et du développement économique qui vise à construire un champ unifié rendant possible la mesure et la comparaison de la qualité des institutions dans le temps et dans l'espace, en relation avec celle des niveaux de développement. Au plan historique, cette unification passe par une réduction de toute l'histoire économique du monde au modèle de celle de l'économie occidentale, européenne d'abord. Mais elle passe aussi par la réduction de l'histoire de l'Europe elle-même à une histoire mythique, l'histoire d'une Europe coupée du reste du monde, qui se développe à partir d'un dynamique exclusivement endogène, réduite de surcroît à l'action d'un seul facteur déterminant. Dans ce dispositif, toute histoire autre que celle se situant dans la trajectoire de l'Angleterre et de sa continuation dans l'Amérique est forcément quelque part l'histoire d'un échec ou d'un quasi-échec. Ainsi en va-t-il des autres régions de l'Europe, même si North

établit une hiérarchie dans les échecs et les réussites, faisant par exemple de la France et de l'Allemagne des réussites mitigées³³.

Se rapprochant de l'issue de son étude, North annonce :

« Nous sommes maintenant prêts à explorer le mystère de l'évolution particulière de l'Europe occidentale (...). Plaçant au centre de notre enquête la structure institutionnelle/organisationnelle de la société, nous pouvons explorer les interactions entre l'organisation économique et l'organisation politique dans le contexte des changements suscités par l'évolution des perceptions des participants ou par des forces extérieures. L'échec des candidats les mieux placés, la Chine et l'Islam, indique vers où orienter notre enquête ».

Mystère, oui, dans le sens où ce qui est échec chez les autres est réussite pour l'Europe, ou, plus précisément, « même les échecs relatifs d'Europe occidentale ont joué un rôle essentiel dans le développement européen ». Le mystère s'épaissit lorsqu'il affirme :

« Ce sont les conséquences dynamiques de la concurrence entre des corps politiques fragmentés qui ont donné naissance à un environnement spécialement créatif. L'Europe était politiquement fragmentée, mais elle possédait à la fois une structure de croyances commune issue de la chrétienté et des moyens d'information et de transport qui ont permis la diffusion rapide, dans toute l'Europe, des développements scientifiques, techniques et artistiques survenus en tel ou tel point ».

Il n'y a là finalement rien de nouveau par rapport à l'histoire économique traditionnelle tant décriée par North, sauf le rôle accordé aux croyances religieuses³⁴, imaginé ici comme ciment entre des nations fragmentées. Mais surtout, en vertu de quelle théorie, de quelle relation de causalité, les croyances religieuses auraient joué là un rôle positif, tandis qu'en Islam il aurait été négatif ? Mystère, certes, peut-être même au sens religieux du terme, car on se demande si toute la construction théorique de North n'est pas elle-même fondée sur une croyance, une foi dans le succès éclatant de l'Occident et dans le rôle positif, miraculeux, qu'auraient joué dans cette réussite les institutions et la religion du Nord de l'Europe.

Une remarque semble pourtant venir nuancer cette vision des causes de l'essor du monde occidental :

« Considérer les Pays Bas et l'Angleterre comme des réussites indépendamment des stimulus reçus du reste de l'Europe (et dans une moindre mesure de l'Islam et de la Chine) serait passer à côté d'une partie capitale de l'explication. Les cités-états italiennes, le Portugal et les Etats germaniques étaient en retrait par rapport aux Pays Bas et à l'Angleterre ; mais ils ont apporté au progrès de l'Europe des contributions aussi évidentes que la Banque, les courants artistiques, les améliorations de la navigation, l'imprimerie, etc. »

³³ À l'échelle historique que se donne North dans cet ouvrage, (des millénaires) il est possible de relativiser la « réussite » tant britannique qu'américaine (4 siècles du XVIIe à nos jours). En retour, l'« échec » du développement dans le monde musulman doit aussi être relativisé, si l'on se souvient que celui-ci a dominé les échanges sur une grande partie du monde entre les VIIe et XVIIIe siècles. Sans parler de la Chine et de l'Inde, qui sont en passe de relever le défi...

³⁴ Et là encore, on a les précédents de Weber et surtout de Neff.

On l'aura compris, le mystère de l'évolution de l'Europe occidentale demeurera, car pour « la partie capitale de l'explication », il faudra se contenter d'un inventaire inachevé quant aux « stimulus » reçus du reste de l'Europe et d'une parenthèse pour le reste du monde..

Pour revenir à l'histoire du développement économique du monde, car c'est le thème de l'ouvrage, on se demande quel sens il y a à appliquer rétroactivement un dispositif théorique conçu à partir d'une période historique donnée et d'un type d'économie et de société et de l'étendre à l'étude de l'histoire d'autres civilisations, sans aucune limite de temps ou d'espace ? Quelle pertinence y a-t-il à comparer les institutions de sociétés et de civilisations si différentes, sauf à tomber dans des banalités et des généralités ? N'aurait-il pas fallu au préalable s'interroger sur le sens des concepts – comme celui de droits de propriété par exemple - et la validité de leur extension à des champs historiques si vastes ?

Ces interrogations nous renvoient à la question, maintes fois formulée par des historiens, des sociologues ainsi que certains économistes considérés comme « hétérodoxes » : lorsqu'il s'agit d'analyser l'histoire, l'économie, les sociétés, les modèles théoriques ont-ils une validité universelle, peuvent-ils être appliqués en tous temps et en tous lieux ? Ou au contraire, faut-il construire des modèles plus limités dans leur application, voire des dispositifs *ad hoc* ? Cela n'est pas, nous l'avons vu, le programme de la cliométrie. Sans avoir à nous prononcer de manière catégorique sur cette question, nous pouvons déjà suggérer qu'avant de songer à modéliser l'histoire économique mondiale, il faudrait peut-être commencer par combler l'immense ignorance de la science économique quant à l'histoire des mondes non occidentaux.

Ce n'est pas la voie qu'a choisie North. Pour aborder son ambitieux projet de produire une vision globale et unifiée de l'histoire de l'humanité, il ne s'est pas orienté vers un élargissement de sa connaissance historique aux mondes non occidentaux. S'il a tenté d'élargir sa vision, c'est plutôt dans un sens pluridisciplinaire, en regardant vers de nouvelles disciplines. Pour construire son dispositif théorique, il est passé par la juxtaposition de plusieurs champs du savoir : d'abord l'économie et l'histoire, ce qui fait de lui un chef de file à la fois de la nouvelle économie institutionnelle³⁵ et de la nouvelle histoire économique (cliométrie) ; puis à ce dispositif vient s'ajouter récemment le vaste champ des neurosciences ou sciences cognitives. A son ouvrage de 2005, qui se présente comme une synthèse de sa réflexion dans les domaines de la nouvelle économie institutionnelle ainsi que de l'histoire économique, il a intégré certains résultats et hypothèses issus des sciences cognitives et des neurosciences.

On peut comprendre cette démarche si on revient à ce que nous disions plus haut, à savoir que l'analogie entre nation et individu avait conduit à concevoir les institutions comme un dispositif, au même titre que ce qui, chez l'individu, détermine le comportement. North recherche dans les neurosciences le moyen de dépasser l'individualisme méthodologique de la science économique³⁶ pour parvenir à expliquer par une même théorie tant le comportement individuel que celui des institutions³⁷.

Tenter comme le fait North, d'articuler ainsi plusieurs champs disciplinaires et de les intégrer dans un univers théorique unifiée ne pouvait déboucher que sur un résultat d'une grande complexité³⁸, et n'était donc envisageable qu'au prix d'importantes réductions. Pourtant, ce n'est pas tant la réduction, opération inhérente à toute démarche scientifique, qui est en cause, que la manière dont celle-ci est opérée. Ce qui importe, c'est ce que l'auteur retient au final,

³⁵ North présente son dernier livre (2005) comme « un prolongement de la nouvelle économie institutionnelle ».

³⁶ Voir note 5.

³⁷ Pour une autre approche de cette question, voir en particulier Pierre Legendre (2006).

³⁸ Nous devons d'ailleurs lui reconnaître qu'il multiplie ainsi les risques de s'exposer à la critique.

des différentes disciplines (de l'histoire, des neurosciences), qu'en extrait-il, et, dans le même mouvement, qu'en laisse-t-il ? Telle est l'une des limites d'une démarche qui, en visant à englober de plus en plus d'aspects de l'expérience humaine - économie, histoire, institutions, cerveau, esprit, conscience - , jusqu'à en embrasser sa totalité, finit par déboucher sur un schéma tellement réduit qu'il en est complètement faussé.

Conclusion

En nous intéressant aux travaux reliant institutions et croissance dans la région MENA, notre ambition était de mettre en évidence la vision des institutions du monde musulman et de leur rôle historique sur laquelle s'appuie la littérature néo-institutionnaliste. De manière plus précise, nous avons été amené à mettre en lumière la manière dont North construit une représentation des institutions et de leur histoire dans le monde arabe et musulman et de voir quel rôle joue cette représentation dans l'ensemble de son dispositif théorique.

Cette démarche nous a semblé un préalable important dans la mesure où North est devenu une référence obligée pour la recherche économique dans ce domaine.

Le résultat auquel nous sommes parvenu est que le dispositif théorique mis en place par North « ferme » la voie à toute possibilité de connaissance sérieuse sur les institutions dans le monde arabe et musulman, du point de vue de l'histoire et de l'économie, et que cette fermeture est liée non pas tant à un parti pris ou un a priori visant à mettre cette question à l'écart, qu'à une construction d'ensemble qui place une certaine conception de la nation³⁹ aux fondements de l'histoire du développement. Cette posture l'amène à situer dans le Nord de l'Europe le début d'un processus qu'il déroule ensuite et étend à la globalité de l'histoire et du monde. Ainsi, dans le même temps où North ouvre le champ de la théorie économique néo-classique à l'histoire, il le ferme à l'histoire des mondes non occidentaux, c'est-à-dire de la plus grande partie du monde. En effet, dans ce dispositif, ces mondes ne peuvent véritablement entrer dans l'histoire économique qu'après l'essor du monde occidental, pas avant.

Pourtant, et fort heureusement, la recherche a avancé de manière remarquable dans de nombreuses directions (histoire, anthropologie, sociologie politique, etc.) et notre savoir s'est enrichi d'un grand nombre de travaux qui viennent largement relativiser, voire remettre en cause cette vision de l'histoire. Parmi les historiens spécialistes de la région, on peut dire qu'un consensus s'est formé pour reconnaître que les avancées de l'historiographie invalident largement nombre de théories traditionnellement admises sur les institutions et leur rôle dans le développement économique dans les pays arabes et musulmans (en particulier les approches de Max Weber⁴⁰ et de Pirenne, qui ont longtemps constitué des références dans ce domaine). Ces recherches, réalisés par des chercheurs spécialisés sur la région nécessitent pour leur compréhension une connaissance intime de cette aire géographique et culturelle et de son histoire, ce qui peut expliquer pourquoi elles sont en règle général méconnues des économistes, même parmi les plus érudits en histoire économique, du fait du cloisonnement des champs disciplinaires.

Des perspectives s'ouvrent alors pour voir de quelle manière dont on pourrait renouveler et actualiser la connaissance historique des économistes sur le monde arabe et musulman en y intégrant ce vaste savoir jusqu'à nos jours largement ignoré. L'une des difficultés réside certainement dans le fait qu'il peut y avoir incompatibilité entre d'une part, les résultats d'une

³⁹ On pourrait montrer que cette conception de la nation a des fondements théologiques. Sur cette question, voir la contribution décisive de Karl Löwith (2002).

⁴⁰ Voir Turner, 1974.

recherche de plus en plus précise, détaillée, fouillée sur l'histoire économique et institutionnelle de la région, et, d'autre part, la nécessité, pour les besoins de la démarche économique, d'un savoir historique synthétisé, simplifié, formaté, pouvant être traduit en faits stylisés. Cependant, au-delà de l'actualisation et l'enrichissement des faits stylisés - au prix d'une certaine réduction - la prise en compte de ce savoir nous amène, plus fondamentalement peut-être, à nous poser le problème du renouvellement des questions et des grilles d'analyse appliquées à l'analyse des institutions dans la région MENA et de leur relation au développement économique.

Modéliser l'histoire économique suppose une vision positive et cumulative du savoir historique. La démarche d'un économiste-historien comme North consiste à puiser dans ce qu'il considère comme le « stock de connaissances humaines » pour construire une théorie de l'histoire économique de l'ensemble de l'humanité. Mais pour ceux qui se préoccupent de faire l'histoire des mondes non occidentaux et de restituer cette histoire dans l'histoire globale, l'agenda est différent. Un travail préalable de déconstruction⁴¹ du savoir historique « standard » est nécessaire, de manière à pouvoir donner une place et un sens à cette histoire. Dans cette optique, plutôt qu'un « stock », le savoir historique se présente comme un matériau qu'il faut sans cesse remettre sur la planche et retravailler. La déconstruction n'est nullement d'une posture iconoclaste de destruction, mais une œuvre salubre de recherche de la vérité historique, à une étape où celle-ci est brouillée et masquée par des constructions reflétant un état dépassé du savoir historique, tant du point de vue de ses sources que de ses méthodes. Cette démarche aura nécessairement des répercussions sur l'histoire dans son ensemble et ne manquera pas de modifier et de relativiser l'écriture de l'histoire de l'Occident lui-même, tâche déjà largement engagée par nombre d'historiens⁴². Dans ce contexte, des conceptions de l'histoire telle que celle de North témoigne d'une période où chaque nation voyait l'histoire de son point de vue, ou, selon l'expression, « voyait midi à sa porte ». Le problème se situe aujourd'hui au niveau de l'économie et de sa capacité à assimiler ce savoir relativement nouveau. L'histoire économique standard pourra-t-elle rester plus longtemps sourde à ces bouleversements ?

⁴¹ La déconstruction, ou Linguistic Turn aux USA, démarche, inspirée par les philosophes français de l'histoire (Canguilhem, Barthes, Foucault, Derrida, Deleuze) est reprise par des historiens.

⁴² Voir par exemple la tentative de Krzysztof Pomian (2006) historien de l'Europe, d'esquisser la carte intellectuelle du monde aux alentours de 1378, date à laquelle Ibn Khaldoun écrit *La Muqaddima*, en confrontant les questions que se posait l'historien arabe à celles qui agitaient ses contemporains latins.

Références bibliographiques :

Abu-Lughod, Janet (1989), *Before European Hegemony. The World System A.D. 1250-1350*, Oxford University Press.

Andreano, Ralph, et Jean Heffer (1977), *La nouvelle histoire économique*, Paris, Gallimard, 1977 (éd. originale : *The New Economic History. Recent Papers on Methodology*, 1970).

Aubé, Pierre (1991), *Les empires normands d'Orient*, Perrin, 1991, 1999, 2006.

Braudel, Fernand (1979), *Civilisation matérielle, Economie et Capitalisme*, 3 tomes, Paris, Armand Collin.

Constable, Olivia Remie (1994), *Trade and Traders in Muslim Spain. The Commercial Realignment of the Iberian Peninsula, 900-1500*, Cambridge University Press.

Douglas, Mary (2004), *Comment pensent les institutions*, Paris, La Découverte (éd. originale : *How Institutions Think*, Syracuse University Press, 1986).

Geary, Patrick J. (2004), *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Aubier, Flammarion (éd. originale : *The Myth of Nations. The Medieval Origins of Europe*, 2002).

Gibbon (2000), *Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain*, Paris, Laffont (éd. Originale, 1780).

Goitein, S.D. (1966), *Studies in Islamic History and Institutions*, Leiden, E.J. Brill.

Greif, Avner (2004), *Institutions and the Path to the Modern Economy. Lessons from Medieval Trade*, Cambridge University Press.

Hobson, John M. (2004), *The Eastern Origins of Western Civilisation*, Cambridge University Press.

Hodges, Richard & David Whitehouse (1983), *Mohammed, Charlemagne & the Origine of Europe*, Cornell University Press, Ithaca, New York.

Hodgson, Marshall, G.S. (1993), *Rethinking the World History. Essays on Europe, Islam and World History*, Cambridge University Press.

Hodgson, Marshall, G.S. (1998), *L'Islam dans l'histoire mondiale*, textes réunis, traduits de l'américain et préfacés par Abdessalam Cheddadi, Paris, Sindbad.

Hodgson, Marshall, G.S. (1974), *The Venture of Islam. Conscience and History in a World Civilization*, 3 tomes, The University of Chicago Press.

Huntington, Samuel (1997), *Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob (éd. Originale *The Clash of Civilizations and the Remaking of World order*, 1996).

Inalcik, Halil & Donald Quataert (1994), *An Economic and Social History of Ottoman Empire*, 2 vol., Cambridge University Press.

Islamoglu-Inan Huri (1987), *The Ottoman Empire and the World Economy*, Cambridge University Press.

Kuran, Timur, *Why the Middle East is Economically Underdeveloped: Historical Mechanisms of Institutional Stagnation*, Research Paper N°C03-24, USC Center for Law, Economics and Organization, University of Southern California Law School, Los Angeles.

Landes, David (2000), *Richesse et pauvreté des nations*, Paris, Albin Michel (éd. Originale : *The Wealth and Poverty of Nations*, Little, Brown ed. 1998)

Legendre, Pierre (2004), *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident*, Mille et une nuits, Fayard.

Löwith, Karl (2002), *Histoire et salut. Les présupposés théologiques de la philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard.

Mc Cormick Michael (2001), *Origins of the European Economy*, Cambridge, Cambridge university Press.

North, D.C., Thomas, R.P. (1980), *L'essor du monde occidental. Une nouvelle histoire économique*, Paris, Flammarion, (éd. Originale : *The Rise of the Western World*, Cambridge University Press, 1973).

North, Douglas (1991), "Institutions, Transaction Costs", in James D. Tracy (ed.), *The Political Economy of Merchant Empires. State Power and world Trade, 1350-1750*, Cambridge University Press.

North, Douglas (2005), *Le processus du développement économique*, Paris, éditions d'organisation (éd. Originale : *Understanding the Process of Economic Change*, Princeton, University Press, 2005).

Pannikar, K.M. (1956), *L'Asie et la domination occidentale*, Paris, Seuil (éd. Originale : *Asia and Western Dominance*, London, George Allen & Unwin Ltd. 1953.

Pomeranz, Kenneth (2000), *The Great Divergence. China, Europe and the Making of the Modern World Economy*, Princeton University Press.

Quataert Donald (1993), *Ottoman Manufacturing in the Age of the Industrial Revolution*, Cambridge University Press.

Pirenne, Henri (2005), *Mahomet et Charlemagne*, Paris, PUF, 1970, 2005.

Talahite, Fatiha (2006), "Le concept de rente: le cas des économies du Moyen Orient et de l'Afrique du Nord", *Problèmes économiques*, n°2.902, 21 juin.

Spengler, Oswald (1976), *Le déclin de l'Occident*, 2 tomes, Paris, Gallimard (première édition allemande, 1923).

Turner, B.S. (1974), *Max Weber and Islam*, London, Routledge and Kegan Paul.

Udowitch, A.L. (1970), *Partnership and Profit in Medieval Islam*, Princeton University Press.

Verley, Patrick (1997), *La révolution industrielle*, Paris, Gallimard.

Wallerstein, Immanuel (2006), *Comprendre le monde, introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris, La Découverte.

Wittfogel, Karl (1957), *Oriental Despotism. A comparative Study of Total Power*, Yale University Press. Traduction française, *Le despotisme oriental*, Paris, Editions de Minuit, 1964,1977.

World Bank (2003), *MENA Development Report : Better Governance for Development in the Middle East and North Africa. Enhancing Inclusiveness and Accountability*, Washington D.C.